



**HAL**  
open science

# Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans La Terre australe connue de Foigny et l'Icosameron de Casanova

Marie-Françoise Bosquet

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Bosquet. Libertinage et mythe utopique de l'hermaphrodite dans La Terre australe connue de Foigny et l'Icosameron de Casanova. *Expressions*, 1998, 11, pp.41-67. hal-02406050

**HAL Id: hal-02406050**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406050>**

Submitted on 12 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LIBERTINAGE ET MYTHE UTOPIQUE  
DE L'HERMAPHRODITE  
DANS LA TERRE AUSTRALE CONNUE  
DE FOIGNY  
ET L'ICOSAMERON DE CASANOVA**

**Marie-Françoise BOSQUET**

IUFM de la Réunion

Foigny et Casanova, à plus d'un siècle de distance, en 1676 et 1786, ont imaginé deux mondes utopiques aux antipodes, l'un situé en Terre australe, l'autre au centre de la Terre. Mais tous deux ont inventé des sociétés composées d'hermaphrodites et l'on peut s'interroger sur l'intérêt que présente l'hermaphrodisme en utopie. Cet intérêt, d'ailleurs, n'a été que peu ressenti car les utopies hermaphrodites sont très peu nombreuses aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; par la suite aussi.

En effet, l'utopiste a, en principe, le désir de créer, à travers la société qu'il invente, un modèle pour la société de référence dans laquelle il s'inscrit. Or l'hermaphrodisme, n'existant quasiment pas parmi l'humanité réelle, ne peut apparaître comme réalisable, et la société hermaphrodite perd de sa force démonstrative.

Cependant, il faut s'interroger sur le projet de l'utopiste et il est certain que celui de Foigny porte d'abord sur l'homme – qu'est-ce que l'homme ? – et ensuite sur la société dans son ensemble<sup>1</sup>. La création utopique de Casanova peut aussi s'interpréter en ce sens et l'hermaphrodite devient un exemple humain qui a l'avantage de présenter la double sexualité et donc, en principe, une plus grande autonomie : autonomie physiologique mais surtout libération de l'emprise d'un certain nombre d'émotions et de passions.

Cette indépendance était certainement très attractive pour Foigny et Casanova dont l'existence n'a cessé d'être agitée par un libertinage d'esprit et de mœurs notoire.

1. Voir à ce propos J.-M. Racault, *L'Utopie narrative, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, p. 444-513. Voir aussi P. Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite*, Marseille, publication du CMR, n° 17, 1982, p. 69-71.

## Deux œuvres libertines

L'œuvre de Foigny<sup>2</sup> correspond au schéma classique de l'utopie narrative<sup>3</sup> : lorsque le narrateur voyageur, Sadeur, à la suite d'un naufrage, arrive sur la Terre australe, il est accueilli par un peuple qui se dissocie peu, physiquement, des humains, à ceci près qu'il comporte la double sexualité :

« Tous les Australiens ont les deux sexes [...]. Leurs corps sont fermes, dispos et fort actifs [...] : de la hauteur de huit pieds à l'ordinaire [...] : des têtes ronds et évidens plus vermeils que rouges [...] : le ventre plat : et qui ne paroît que peu en leur grossesse... »<sup>4</sup>

Sadeur lui-même est considéré comme hermaphrodite par les Européens parmi lesquels il a vécu avant son arrivée en Terre australe ; jusqu'alors, sa physiologie bisexuée a été cause de rejet ; c'est dorénavant elle qui permet sa réception au sein des Australiens. Mais son comportement, modelé par les nombreuses années passées au milieu de « demi-hommes », fait scandale en Terre australe car il manifeste une sensualité refusée en ce lieu. Suains, un vénérable Australien, va jouer le rôle d'initiateur auprès de lui et permettre dans le récit l'instauration de discussions sur les mœurs, la religion et la conception de la vie chez les Australiens ; elles introduisent alors une distance critique vis-à-vis de la société de référence de l'auteur : c'est ainsi qu'au chapitre V, Suains dénonce l'aberration à ses yeux de la prééminence du sexe mâle sur le féminin chez les demi-hommes. Mais la protection médiatrice de Suains prend fin avec sa mort et Sadeur, qui n'a pu réfréner l'expression de sa sensualité auprès d'une femme qui appartenait au peuple des Fondins, ennemi des Australiens, est définitivement rejeté de Terre australe. Avec sa fuite, se termine l'utopie hermaphrodite, mais non pas la fin de ses pérégrinations qui se poursuivent à Madagascar.

Chez Casanova<sup>5</sup>, l'écart avec l'humanité est plus important et l'auteur préfère le terme d'androgynie à celui d'hermaphrodite ; il inscrit cette création littéraire dans la lignée du mythe platonicien tout en l'en démarquant : lorsqu'Edouard et Elizabeth, fils et fille jumeaux de Lord et Lady Bridgent, arrivent au centre de la Terre, aspirés par le tourbillon du Maëlstrom qui

2. Foigny, *La Terre australe connue*, Paris, éd. P. Ronzeaud, Société des textes français modernes, 1990.

3. Voir à ce propos J-M Racault, *op. cit.*, et l'étude qu'il consacre à la structure de l'œuvre, p. 458-469.

4. *La Terre australe connue (TA)*, V, p. 83.

5. Casanova, *Icosameron*, Plan-de-la-Tour, éd. d'Aujourd'hui, coll. « Les Introuvables », 1986.

provoque la mort de tous les autres passagers du navire les conduisant vers le Groenland en quête de nouvelles terres et de nouveaux passages, ils découvrent tout un peuple de petits êtres ; ils les prennent d'abord pour des poissons car la caisse dans laquelle ils ont trouvé refuge au moment du naufrage et qui les a protégés lors de leur descente vertigineuse au centre de la Terre, est tombée dans un fleuve :

« En moins d'un quart d'heure nous nous vîmes environnés d'une quantité étonnante de ces êtres de toutes les couleurs hormis blancs, et noirs, la plus grande partie étoit tachetée, et les rouges, comme les premiers que nous avions vus, étoient les plus rares. Les proportions dans leur petit corps étoient égales aux nôtres, et leur figure étoit fort jolie : leur âge nous paroissoit celui de dix à douze ans, malgré leur taille qui étoit celle d'un enfant à la mamelle : leur chevelure étoit courte, et ronde, crépue, et frisée, variante en couleurs comme leur peau, mais celle des rouges étoit d'un verd clair très agréable à la vue. [...] Ces gentilles personnes nageoient comme des poissons. »<sup>6</sup>

Les Mégamicres, tel est leur nom<sup>7</sup>, respirent aussi bien sous l'eau que sur terre, lieu habituel de leur résidence et ils sont effectivement très différents des androgynes platoniciens qui ne ressemblent guère à des êtres humains : chaque Mégamicre au contraire, est à l'image d'un homme de taille réduite mais il présente les attributs sexuels mâles et femelles. La variété de leurs couleurs compose un ensemble fantaisiste et attrayant. Le centre de la terre vu par Casanova n'est pas l'univers sombre et triste dépeint par l'Antiquité gréco-latine (en dehors des Champs-Élysées), mais un univers lumineux et haut en couleurs où Edouard et Elizabeth vont être acceptés et où va prospérer leur propre race de géants, différente de l'humanité terrienne de surface, régénérée partiellement par l'atmosphère indemne du péché originel de ce monde souterrain.

Il est à remarquer que cette invention hermaphrodite ou androgyne est issue de deux esprits libertins qui confrontent leur œuvre à la Genèse : Foigny soutient devant ses juges à Genève, lors du procès intenté par la Vénéérable Compagnie après la parution, en 1676, de *La Terre australe connue*, que son ouvrage constitue une « explication du *Livre de la Genèse* »<sup>8</sup>, explication hétérodoxe puisque la société hermaphrodite australienne peut être

6. *Icosameron (I)*, 1<sup>ère</sup> journée, p.176-177.

7. Casanova précise : « Ils s'appellent aussi e a i e, ce qui nous a fait inventer le qualifiant de mégamicres qui fait allusion à la grandeur de leur esprit et à la petitesse de leur taille » (*I*, 2<sup>e</sup> journée, p. 216).

8. Genève, Archives d'État, procès verbal d'interrogatoire du 3 mars 1677, in *Le Libertinage*, de Lachèvre, XII, 47 ; voir à ce propos J.-M. Racault, *op. cit.*, p. 513.

considérée comme pré-adamique, ne connaissant pas le péché originel :  
 « Sur quoy ont esté ouïs MM. les professeurs en théologie Mestrezat et Després, lesquels nous ont rapporté que ce livre est plein d'extravagances et de faussetés, et même de choses dangereuses, infâmes et impies comme il se peut voir principalement dans les chapitres 5 et 6. »<sup>9</sup>

Autant dire que l'œuvre de Foigny fait scandale et que lui-même est arrêté pour diffusion d'impiétés avant que sa peine ne soit commuée en expulsion momentanée. Mais cela n'empêche pas son livre de se répandre peu à peu par ses soins, ainsi que W. Kirsop<sup>10</sup> l'a démontré.

La parution de l'œuvre de Casanova, plus d'un siècle après celle de Foigny, ne provoque pas les mêmes turbulences ; pourtant, les cent premières pages de *l'Icosameron* constituent un commentaire des trois premiers chapitres de la Genèse par lequel il expose la thèse d'une humanité pré-adamique androgyne et donc échappant, elle aussi, au péché originel.

Le libertinage de pensée de Foigny et Casanova correspond à un libertinage de mœurs : leurs vies tumultueuses les ont amenés à abandonner l'état ecclésiastique ; tous deux ont connu la prison mais la vie de Casanova est encore plus aventureuse que celle de Foigny ; à elle seule, elle constitue même un véritable roman où les extrêmes finissent par se rejoindre : la vie fastueuse des cours européennes, un train de vie de grand seigneur occupé par le jeu et les femmes, et le dénuement de la prison ; ce n'est que sur la fin de sa vie qu'il écrit, peut-être pour compenser une existence assez humiliante en tant que bibliothécaire auprès du Prince de Ligne ; *l'Icosameron* répand sa fantaisie sur plus de 1 700 pages mais alors que l'on pourrait s'attendre à un libertinage de mœurs en correspondance avec celui de son auteur, il invente des couples d'androgynes « inséparables » de façon à éviter, en principe, tout écart pouvant perturber la vie sociale au centre de la Terre.

De même, Foigny, dont les dérèglements de mœurs ont provoqué le scandale au sein de la petite république de Genève, supprime tout problème sexuel chez ses hermaphrodites en les créant apparemment totalement indépendants. De ce point de vue, l'œuvre de Foigny, comme celle de Casanova, propose une situation inversée par rapport à celle de son auteur : au libertinage des mœurs répond l'hermaphrodisme de sociétés qui semblent régler ainsi, au moins partiellement, les problèmes liés à la sexualité.

9. *TA*, introduction de P. Ronzeaud, p. XVIII.

10. W. Kirsop, « Foigny et *La Terre australe* », in *Cinq siècles d'imprimerie genevoise*, actes du colloque international sur l'histoire de l'imprimerie et du livre, publiés par J.-D. Candeaux et B. Lescaze, Genève, Société d'histoire et d'archéologie, 1980-1981, t. 1, p. 361.

En fait, qu'en est-il ? Quels rapports entretiennent mythe utopique de l'hermaphrodite et libertinage de pensée et de mœurs ? Pourquoi sont-ce précisément des auteurs aussi libertins que Foigny et Casanova qui ont imaginé des êtres androgynes alors que, d'ordinaire, la liberté sexuelle est le signe de la liberté de pensée ? Il nous faut donc d'abord examiner les particularités de l'hermaphrodisme afin de mieux saisir leurs liens avec le libertinage. Notre exposé se limitera, dans un premier temps, à dégager la signification mythique de l'hermaphrodisme en ce qu'il a de plus original chez Foigny et Casanova, le mystère qui entoure la naissance des hermaphrodites, en fait très différente chez nos deux auteurs, et dans un deuxième temps, nous envisagerons les conséquences qui en découlent.

## **Le mythe hermaphrodite chez Foigny et Casanova**

Il semblerait, tout d'abord, que Foigny n'ait inventé ses hermaphrodites que pour créer des êtres indépendants, capables de se reproduire de façon autonome : l'hermaphrodisme, dans ce cas, élimine les troubles apportés par la femme avec le risque de passions individualistes qu'elle entraîne, contraires à la recherche collective de bonheur ; d'autre part, il conserve la fonction procréative nécessaire à la pérennité de la société, cette visée de stabilité dans le bonheur étant un des traits habituels de l'utopie.

Mais Foigny, par l'intermédiaire de son héros narrateur, Sadeur, dénonce lui-même l'ambiguïté possible de l'hermaphrodisme : l'hermaphrodite est-il un être unifié à partir de sa dualité sexuelle, un homme complet tel qu'il le revendique ou un être qui opère non pas la fusion mais la « confusion » des deux sexes ? C'est ainsi que Sadeur conteste que l'homme soit seulement considéré comme un « demi-homme » alors qu'il est parfait en sa spécificité : « La confusion des sexes dans une même personne, devrait plutôt passer pour defectueuse et monstrueuse, que pour un degré de perfection. »<sup>11</sup> Et donc, affirmer que seul l'hermaphrodite est un être complet, parfait, est une hérésie car c'est contester la perfection de la création divine en l'homme qui, selon le second récit de la création de la Genèse, a besoin d'une compagne féminine :

« Yahvé Dieu dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie. [...] Alors Yahvé fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu fa-

11. *TA*, V, p. 92.

çonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : "A ce coup, c'est l'os de mes os/et la chair de ma chair !/ Celle-ci sera appelée "femme"/car elle fut tirée de l'homme, celle-ci !" C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chaire. »<sup>12</sup>

La femme, d'après ce récit, est détachée de l'homme pour lui être une « aide qui lui soit assortie » : même si, issue de la côte de l'homme, elle est destinée à ne plus former qu'« une seule chair » avec lui, elle est d'abord créée séparément de lui, pendant son sommeil, en dehors de sa conscience. L'hermaphrodite australien qui associe en lui masculin et féminin constitue donc une hétérodoxie très sensible au regard de ce second récit de la création, mais il peut apparaître comme un commentaire du premier récit, ce qui correspondrait aux affirmations de Foigny lors de son procès :

« Dieu créa l'homme à son image,  
À l'image de Dieu il le créa,  
Homme et femme il les créa. »<sup>13</sup>

Il n'est pas difficile d'interpréter ce texte comme le récit de la création d'une humanité hermaphrodite, composée d'êtres à la fois hommes et femmes.

Évidemment, au regard du christianisme, cette interprétation est encore hétérodoxe et d'autant plus dangereuse qu'elle n'est pas aberrante.

Mais les Australiens de Foigny sont-ils conformes à cette image que l'on peut dire biblique où masculin et féminin semblent s'équilibrer parfaitement ? Dès leur description physique, au début du chapitre V consacré à « la constitution des Australiens et de leurs coutumes », que nous évoquions brièvement plus haut, les caractéristiques masculines l'emportent sur les féminines : aux « têtons ronds » typiquement féminins, s'ajoutent des « bras nerveux », des « mains larges et longues », une « poitrine fort élevée », un « ventre plat » et « qui ne paroît que peu en leur grossesse », des « jambes longues ». Cependant, si les « parties » sont vouées au plus grand respect et sont même embrassées avec déférence lorsque Sadeur, lui-même hermaphrodite, est accueilli en Terre australe, elles sont décrites dans leur petitesse, comme s'il était nécessaire de supprimer tout ce qui pourrait apparaître agressif dans une sexualité trop apparente : « Leurs parties sont fort petites, on n'y aperçoit rien de toutes ces décharges de la nature communes

12. « La Genèse », 2, 18-23, in *La Bible de Jérusalem*, Paris, éd. du Cerf, 1961, p. 11.

13. *Ibid.*, 1, 27, p. 10.

aux femmes qui ne sont pas enceintes. »<sup>14</sup> Il est à noter que l'édition de 1692, parue l'année de la mort de Foigny, mutilée<sup>15</sup> en comparaison de celle de 1676, fait disparaître ces notations sexuelles, comme si la sexualité des hermaphrodites au lieu d'être double, s'effaçait : les caractéristiques sexuelles d'Hermès et d'Aphrodite, plutôt que de se renforcer, s'annuleraient par opposition<sup>16</sup>.

Il n'en va pas exactement de même chez Casanova : la fantaisie règne ; les Mégamicres ont la particularité d'être de toutes les couleurs : les plus distingués sont rouges aux yeux bleus, ceux des plus basses classes sociales sont bigarrés. Dans cette société utopique où la nudité est de rigueur en signe d'innocence, ce ne sont pas les vêtements qui sont distinctifs, comme dans de nombreuses utopies, mais la couleur de la peau.

L'androgynie de ces êtres est affirmée à plusieurs reprises lors des trois premières journées, mais la masculinité l'emporte ici aussi ; lorsqu'Edouard et Elizabeth réfléchissent à ce que sont ces Mégamicres, après leur premier

14. *TA*, VII, p. 137.

15. Voir à ce propos l'introduction de P. Ronzeaud in *TA*, p. XXI ; on ne sait si ces mutilations sont le fait de Foigny ou ont été opérées sans son consentement.

16. À propos du terme d'« hermaphrodite », P. Ronzeaud note (voir *L'Utopie hermaphrodite*, op. cit., p. 20-24) qu'il est privilégié au XVII<sup>e</sup> siècle aux dépens d'« androgyne » sans doute en raison de « la fréquente reproduction de la légende ovidienne d'Hermaphrodite et de Salacris et par sa présence quasi exclusive dans le discours médical contemporain » (p. 21). J. Libis, dans son article « L'Androgyne et le Nocturne », in *L'Androgyne, Cahiers de l'hermaphrodisme*, Paris, A. Michel, 1986, voit dans les deux termes, androgyne et hermaphrodite, deux possibilités pour l'union homme-femme : dans le cas de l'hermaphrodite, il y aurait cumulation et conjonction des qualités masculines et féminines ; dans l'autre cas, il y aurait fusion et immixtion ; la statuaire grecque est représentative de l'hermaphrodite, « un homme qui a l'un et l'autre sexe », selon la définition de Rochefort dans son *Dictionnaire général et curieux* (Lyon, P. Guillemin, 1685, p.246), l'androgyne serait une figure irréaliste. Toujours dans les *Cahiers de l'hermaphrodisme*, en avant-propos, A. Faivre et F. Tristan voient dans l'hermaphrodite un être bisexué aux sexes seulement juxtaposés : « L'hermaphrodite ne surmonte pas le masculin et le féminin mais il exaspère le dualisme. » L'androgyne seul serait un être double et complet et correspondrait à une réalité d'avant la chute originelle et sa réalisation contiendrait une promesse, celle de l'harmonie retrouvée entre masculin et féminin. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le terme d'hermaphrodite recouvre à lui seul l'ensemble des acceptions. Mais il semble bien, à la lumière des définitions précédentes, que le choix du terme « androgyne » par Casanova transporte ses Mégamicres dans une irréalité difficilement représentable.



contact, ils pensent qu'ils ont affaire à des mâles<sup>17</sup>. En fait, ils s'aperçoivent très vite que la notion de sexe humain n'est pas adaptée au peuple des Mégamicros : « Nous sûmes après qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre [mâles ou femelles], puisqu'on ne peut être ni l'un ni l'autre dans un monde où on n'a pas l'idée que le genre humain ait besoin d'être divisé en deux sexes. »<sup>18</sup>

Dans ce cas, l'androgynie pourrait être considérée comme une absence de sexualité ; mais, par ailleurs, Casanova note que les Mégamicros n'ont qu'un seul sexe, caractéristique de leur race et qu'il qualifie, par approximation, d'androgynie ; le masculin, le féminin ou le neutre n'ont pas lieu d'être en dehors de la poitrine dont l'utilité est vitale puisqu'ils se nourrissent mutuellement de leur lait, les marques physiques de la sexualité de type humain sont gommées.

Cela indique cependant que le masculin est toujours senti comme la norme. La « prégnance du principe aristotélicien »<sup>19</sup> qui voit dans la virilité la perfection humaine, porte tout naturellement à considérer l'androgynie comme étant du genre masculin.

Cependant, leur sexualité se trouve en quelque sorte effacée, comme pour les hermaphrodites de Foigny ; du fait de leur petite taille, ils pourraient presque passer pour des chérubins ! En dépit de ce désir d'atténuer les caractéristiques sexuelles des hermaphrodites, le terme de mère est bien présent, chez Foigny, dans le texte de 1676, à cinq reprises<sup>20</sup>, pour désigner Suains dans son rôle d'initiateur auprès de Sadeur et les hermaphrodites qui s'occupent durant deux ans des enfants<sup>21</sup>. Mais cette fonction maternelle est voilée dans son expression sexuelle.

Quant à la fonction éducatrice qui, traditionnellement dans nos utopies, est dévolue à la mère dans la première enfance, elle est conservée : le féminin hermaphrodite retrouve même la fonction sacrée de la femme aux temps archaïques de la Grande Déesse ; il initie le jeune Australien au divin : « Il n'est que les mères qui leur donnent les premières connoissances, leur inspirent celles du Haab, c'est à dire de l'Incompréhensible. »<sup>22</sup>

Mais cette fonction sacrée est source de silence car, au nom de la raison,

17. I, 2<sup>e</sup> journée. p. 248.

18. *Ibid.*, p. 215-216.

19. Voir à ce propos « Le discours de la médecine et de la science » d'E. Berriot-Salvadore, in *Histoire des femmes en Occident*, sous la direction de G. Duby et M. Perrot, Paris, Plon, 1991, t. 3, p. 367-368.

20. Le terme « mere » se retrouve p. 73, 88, 113, 138.

21. TA, IV, p. 73.

22. TA, VI, p. 113.

il est interdit de parler de « l'Incompréhensible » afin d'éviter toute discussion stérile risquant de provoquer des dissensions et de rompre l'unité sociale. Aussi, ce rôle privilégié est-il presque tabou dans un pays où la religion consiste à n'avoir pas de religion. De plus, il est très limité dans le temps, deux ans, car, par la suite, le jeune Australien reçoit son instruction dans une « maison d'éducation » de la part de « maîtres »<sup>23</sup> qui forment sa raison et qui ne peuvent être que masculins. Aussi, la maternité hermaphrodite peut-elle être qualifiée de discrète, ce qui fait avancer à L. Leibacher-Ouvrard : « Cette fugacité marque moins le désir de devenir femme que celui de l'exclure. Ce rêve d'unité, motif théologique par excellence, n'est peut-être que la peur vivace de la femme aliénante, la volonté de remplacer l'Autre. »<sup>24</sup>

L'*Icosameron* franchit un degré supplémentaire dans l'effacement de la fonction maternelle : le terme de « mère » n'existe pas à propos des Mégamicres qui se dénomment uniquement « pères » n'ayant eux-mêmes que des « fils ». Il est donc abusif de parler de maternité à leur propos ; seul le terme de paternité est approprié. Après l'éclosion des œufs, les pères ne nourrissent pas leurs enfants ; nul, dans le couple, n'a cette fonction proprement maternelle ; les petits, au départ, « n'ont besoin d'autre service que d'être frottés et parfumés »<sup>25</sup> puis ils sont allaités, non par leurs parents, mais par des « nourriciers »<sup>26</sup>, peut-être par référence à la société du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, en dépit de l'influence de Rousseau, considère que l'enfant n'a pas à être nourri par sa mère.

De même, l'éducation des petits Mégamicres est dispensée par des maîtres et non par leurs parents. Rien n'est donc concédé au féminin maternel dans le couple mégamicre à la différence de ce que Foigny accordait à l'hermaphrodite australien appelé mère les deux premières années qui suivent la naissance d'un enfant. Il est donc abusif de parler de maternité à leur propos.

La conception elle-même est extrêmement mystérieuse. Chez Foigny, la sexualité est si occultée que les hermaphrodites ne font montre d'aucune sensualité : les avances et réactions de Sadeur, habitué à la société ordinaire des hommes, sont vues avec horreur : « Il arriva, pendant les six premiers

23. *TA*, IV, p. 73.

24. L. Leibacher-Ouvrard, *Libertinage et utopie*, Genève-Paris, Droz, 1989, p. 164 ; voir à propos de Foigny les p. 163-165 du chap. VI : « De l'inégalité des deux sexes ».

25. *I*, 4<sup>e</sup> journée, p. 144.

26. *Ibid.*, p. 145.

mois de mon arrivée, que les caresses extraordinaires des frères me causèrent quelque mouvement déréglé, dont quelques-uns s'aperçurent, qui en furent si scandalisés qu'ils me quittèrent. »<sup>27</sup>

Puisque les hermaphrodites veulent ignorer ce qu'est l'excitation sexuelle, Sadeur demeure dans la plus grande perplexité quant à leur génération : en trente-deux ans de vie passée auprès d'eux, il n'a pu découvrir avec exactitude leur système de reproduction ; la notion de père comme « premier principe de la génération »<sup>28</sup> est violemment repoussée par son initiateur à la vie australienne, Suains. D'ailleurs, cette notion de paternité est inconnue en Terre australe ; tout ce qui évoque la naissance est globalement repoussé : à ses questions répond le « silence » et un sentiment « d'horreur »<sup>29</sup> à son égard.

Les hermaphrodites suggèrent seulement à Sadeur que « les enfants venaient dans leurs entrailles comme les fruits viennent sur les arbres »<sup>30</sup>. Ils vivent dans une autarcie sexuelle qui leur permet d'englober le féminin.

D'ailleurs, tout ce qui pourrait ressembler à une souillure est refusé. La Terre australe est une terre adamique, d'avant la Chute : l'aspect féminin de l'hermaphrodite est donc lavé de tout ce que l'image biblique de la femme peut charrier d'impureté : le sang menstruel, présenté comme un tabou dans le *Lévitique* (XV-19-33) par exemple, n'existe pas.

Lorsque l'hermaphrodite a conçu, au moins une fois dans sa vie, son ventre enfle à peine ; l'accouchement est rapide, sans douleur – l'anathème jeté sur la femme pour la punir du péché originel n'a pas lieu d'être – et sans perte de sang, donc sans coupure : l'enfant se détache comme un fruit, dans une continuité parfaite avec le géniteur. Il est allaité deux ans par l'hermaphrodite, appelé pour la première fois « mère ». Le féminin domine alors en lui et ce féminin est honoré : l'hermaphrodite, dès qu'il est enceint, est reçu dans une habitation commune, le *Heb*, « avec des congratulations particulières » ; le « lieu élevé »<sup>31</sup> où il accouche peut connoter l'idée de trône pour valoriser cette fonction maternelle que chaque Australien est obligé d'exercer une fois dans sa vie de façon à être remplacé à sa mort par un « fils », donc un enfant senti comme masculin.

Mais jamais le mystère de la procréation n'est véritablement éclairci et il faut donc admettre qu'il est constitutif du mythe hermaphrodite dans l'op-

27. *TA*, p. 137.

28. *TA*, V, p. 96.

29. *TA*, p. 85.

30. *TA*, VII, p. 135.

31. *TA*, VII, p. 138.

tique de Foigny. Faut-il y voir un « point aveugle » comme G. Benrekassa<sup>32</sup> ? Dans ce cas, pourquoi à ce propos ? Quelle que soit la réponse, on ne peut s'empêcher de rapprocher ce mystère de celui de la création divine et du mystère de la Sainte Trinité : Sadeur, à la suite d'un de ses entretiens philosophiques avec Suains qui vient de lui expliquer la satisfaction que les Australiens ont à vivre « sans ces ardeurs animales des uns pour les autres », sans amour charnel, « contens » dans leur absence de besoin, voit une analogie possible entre les deux mystères :

« Je repassois sans cesse ces grands principes de nôtre Philosophie, "que tans plus un être est parfait, tant moins a-t-il de besoin pour agir". Qu'il se pourroit faire qu'une creature imitât en cela son Createur, que d'agir seul en ses productions. »<sup>33</sup>

Les hermaphrodites sont donc assimilés au Créateur : leur perfection leur vient de leur double sexualité qui en fait des êtres complets et leur donne l'aptitude à produire un nouvel être sans action spécifique telle que la copulation.

Il est d'ailleurs intéressant de rapprocher à ce propos le mythe fondateur de la race des demi-hommes tel que le racontent les Australiens : les hommes incomplets sont issus de l'union d'un serpent et d'un hermaphrodite pendant son sommeil<sup>34</sup> ; l'accouplement est donc synonyme, pour les Australiens, d'animalité – d'une animalité liée elle-même à la malignité puisqu'il s'agit d'un serpent – et de dualité, donc d'imperfection selon les théories australiennes que Suains expose à Sadeur ; parlant de l'accouplement, qui, pour lui, est le propre de la bête, Suains affirme :

« Cette division d'operation ne peut faire une union parfaite, qu'elle fasse une identité : c'est pourquoy le produit ne peut être sans beaucoup de défauts ; et la nature qui a besoin des deux ensembles pour produire, les oblige de se rechercher, faisant que l'un soit en langueur, autant de tems qu'il est absent de l'autre. »<sup>35</sup>

L'insatisfaction engendre l'insatisfaction : semblables aux deux moitiés de l'androgynie mythique de Platon, les demi-hommes vus par les Australiens sont sans cesse à la recherche de leur complément et ne peuvent, dans cet état de désir, qu'engendrer des êtres qui portent tout autant qu'eux la

32. G. Benrekassa, « Anthropologie, histoire et utopie : le cas des *Aventures de Jacques Sadeur* », in *Le Concentrique et l'excentrique : marges des Lumières*, Paris, 1980, p. 272.

33. *TA*, V, p. 95.

34. *TA*, IX, p. 167-170.

35. *TA*, V, p. 94.

marque de leur imperfection ; tandis que l'hermaphrodisme, lorsqu'il suppose une naissance issue d'un même être sans qu'il y ait nécessité d'une conjonction étrangère, est donc la condition *sine qua non* de la perfection humaine<sup>36</sup>. La paix intérieure, source de perfection, se transmet. De plus, corroborant cette autarcie, Suains insiste sur leur autonomie alimentaire : quelques fruits suffisent à les nourrir, qu'ils mangent presque en cachette, et leurs excréments sont infimes. Bref, chaque Australien se suffit à lui-même et semblerait incarner l'idée-même que l'on pourrait se faire d'un être libre.

Le mystère qui entoure la naissance ne lui confère que plus de force puisqu'il assimile cet acte au mystère de la création divine, et les hermaphrodites à Dieu ! On comprend alors pourquoi l'œuvre de Foigny a pu être condamnée et l'auteur considéré comme libertin.

Casanova, lui, n'a pu imaginer une société sans accouplement : si les caractéristiques sexuelles physiques sont discrètes, la procréation ne l'est pas moins, mais le lecteur apprend que les Mégamicres vivent par couples et qu'ils sont même « inséparables », destinés à vivre ensemble toute leur existence de 48 années pleines, sans sommeil. Cependant, semblables aux Australiens, les Mégamicres font silence sur le mécanisme de leur reproduction : « Leur secret est inviolable » ; la cérémonie de leur mariage commence par le serment prêté à leurs pères qu'ils garderont silence »<sup>37</sup> ; Casanova en donne l'interprétation suivante ;

« Le mystérieux silence des mégamicres sur cet article est le fauteur de la pudeur, le soutien de leur retenue, et un motif d'une importance qui, insinuée dans l'imagination, augmente les charmes de l'union, y mettant pour base la fidélité, et l'exclusion de qui que ce soit aux privautés dépendantes du droit conjugale. »<sup>38</sup>

Le mystère de la conception conditionne donc toute la conduite pudique des Mégamicres et la finalité des couples d'inséparables : la retenue en paroles serait synonyme de retenue dans la façon de vivre. Aussi, ce silence est-il devenu « un article de religion »<sup>39</sup>. Ce n'est, aux dires du héros narrateur, Edouard, que pour faciliter « l'intelligence » de l'histoire rapportée devant parents et amis, qu'il découvre la réalité du couple mégamicre : « Ce

36. *TA*, V, p. 95.

37. *I*, 4<sup>e</sup> journée, p. 141.

38. *Ibid.*, p. 134-135 ; Casanova insiste encore sur le silence qui entoure la naissance des Mégamicres p. 136 et p. 138 de la 4<sup>e</sup> journée : jusqu'à leur mariage, nulle réponse n'est donnée à la curiosité des enfants à ce propos, celle-ci étant considérée comme un crime.

39. *Ibid.*, p. 134.

sont deux individus engendrés dans le même instant, et nés dans un autre même instant, faits pour passer ensemble toute leur vie, et pour mourir dans le même moment tous les deux. »<sup>40</sup>

Les androgynes mégamicres ne sont donc pas autonomes : l'altérité existe mais, en même temps, elle est réduite au minimum puisque le couple est constitué de deux inséparables dont la caractéristique réside dans la notion du « même ».

Lorsqu'un jeune couple de Mégamicres a atteint l'âge du mariage, le couple de leurs pères les initie en une cérémonie qui consacre leur union<sup>41</sup>, et au bout de « deux embrasements de bois vert » – c'est-à-dire quatre-vingt dix jours –, a lieu l'accouchement, fruit de leur accouplement mystérieux :

« Le nouveau couple va prier le couple père d'aller avec eux dans leur chambre, où assis les deux vis-à-vis des deux autres ils rendent entre leurs mains deux œufs gros comme ceux d'une poule, qui sortent de leurs bouches au même moment. »<sup>42</sup>

La génération se fait donc par l'intermédiaire d'œufs gémeaux ; ils éclosent au même moment et ils donnent deux êtres androgynes dits « inséparables » parce qu'ils sont destinés à être éduqués côte à côte, dans une sorte de cage jusqu'à l'âge de 12 ans, puis à être mariés ensemble et à produire à leur tour deux œufs, le cycle se reproduisant à l'infini. Pourquoi ce secret ? Est-ce une manière de préserver et même de sacrifier leur union en ne la déflorant d'aucune parole, comme semble le suggérer Casanova ? Ou bien, cette naissance par œufs qui rapproche invinciblement l'androgynisme de l'animal, de la poule en l'occurrence, n'est-elle que le fruit d'une imagination qui s'amuse, voire qui ironise sur le désir de pureté des mentalités qui considèrent la femme comme impure du fait que le sang accompagne tout ce qui entoure la procréation ? Car l'œuf apparaît non pas par la partie basse de l'androgynisme mais au niveau de l'estomac et même « près de son orifice supérieur » : cela ne peut-il être symbolique d'une remontée en dignité ? Cette race ne connaît pas le péché originel et se doit de naître sans trace de coupure, sans douleur, bien sûr, uniquement dans la joie. Outre la pureté de l'œuf, sinon sa pureté, il présente l'avantage, une fois pondu, de ne plus être la propriété d'un seul, mais celle du couple ; l'unité se perpétue de la sorte : un couple engendre un autre couple « d'inséparables » et ainsi de suite.

Mais ce système ne révèle pas à l'usage la même perfection que le système hermaphrodite australien, puisqu'il arrive qu'un androgynisme puisse en

40. *Ibid.*, p. 136-137.

41. *Ibid.*, p. 141-142.

42. *Ibid.*, p. 142-143.

aimer un autre que son inséparable, ce qui met en cause alors quatre Mégamicres, le Mégamicre n'existant pas sans son inséparable. La loi prévoit alors que ces amours adultères soient possibles du moment que les quatre individus sont d'accord entre eux, ce qui rend les cas de séparation très rares ; mais le désir de l'autre est-il aboli ? Non, et la perfection du système semble plus aléatoire dans cet empire souterrain ; Casanova en donne une preuve lorsqu'il constate qu'un couple androgyne peut donner naissance à un autre couple qui ne présente pas la même perfection<sup>43</sup> : un couple de Mégamicres rouges, seule catégorie apte à se reproduire<sup>44</sup>, n'engendre pas obligatoirement un même couple rouge, couleur de la noblesse chez les Mégamicres. La couleur de naissance signifie l'appartenance à une classe sociale : les Mégamicres d'une autre couleur « s'emploient au barreau, ou au collège de commerce, ou à la profession des sciences pour devenir membre de quelqu'académie »<sup>45</sup> ; les bigarrés sont envoyés dans les champs, dans les bureaux comme employés subalternes ou remplissent les emplois de valets.

Les classes sociales proviennent donc de la limite de la perfection d'une reproduction par couples qui, bien qu'inséparables, ne constituent pas un système aussi uni que le système hermaphrodite australien : il y a place pour la disparité dans cet ensemble. La recherche d'unité est intense mais elle n'est pas totale et admet l'altérité ; d'où une société non pas égalitaire mais diverse et considérant comme naturel le clivage social.

Chez Casanova, il y a donc à la fois désir d'une union presque symbiotique et maintien d'une altérité. Peut-être est-ce pour cela que le Mégamicre est capable d'accueillir le couple étrange et étranger formé par Elizabeth et Edouard, suivi de sa nombreuse descendance, alors que l'Australien est incapable de s'ouvrir à autre que lui-même et massacre tout demi-homme qui s'aventure sur son territoire.

## **Conséquences du mystère mythique qui entoure la naissance hermaphrodite**

Le silence qui entoure la naissance de l'hermaphrodite ou de l'androgyne

43. *Ibid.*, p. 143-144.

44. Les Mégamicres rouges forment la noblesse car leur couleur proche de celle du Soleil les fait considérer fils de ce Soleil qui est leur Dieu. Leur perfection comporte la possibilité de se reproduire et ils ne comprennent pas comment, sur Terre, un être imparfait peut être capable d'engendrer (7<sup>e</sup> journée, p. 24).

45. *I*, 5<sup>e</sup> journée, p. 161.

signifie, dans le premier cas, le refus de l'autre dans un désir de perfection qui égale l'hermaphrodite à la divinité ; dans le second cas, l'androgynie admet l'altérité et une perfection moindre au regard de l'autonomie. On pourrait alors penser que les Australiens sont au comble d'un bonheur à la dimension de leur indépendance tandis que les Mégamicres jouiraient d'un bonheur plus restreint.

Ce n'est pas le cas : l'Australien s'ennuie, désire mourir, alors que le Mégamicre semble beaucoup plus joyeux.

Dans un premier temps, les hermaphrodites, comparativement aux demi-hommes, s'affirment « contents »<sup>46</sup> de leur perfection car de leur être unifié découlent trois sortes de satisfaction : ils ne savent pas ce que sont les « ardeurs animales » entraînées par la sensualité et ils maintiennent le silence à leur propos ; en l'absence de besoins, l'amour qu'ils éprouvent pour les autres est désincarné. Ainsi, ils se rattachent à l'unique raison<sup>47</sup> et s'affranchissent de tout ce qui ressemblerait à de l'animalité : tout ce qui de l'ordre de la sensualité est banni, occulté dans le langage, et ainsi perd toute existence, non seulement dans les actes, mais dans la pensée. Ils peuvent de la sorte s'assimiler à la raison et puisque physiquement et grammaticalement ils sont pratiquement considérés comme masculins (à l'exception de leurs seins et de leur brève et unique maternité), leur rationalité devient synonyme de masculinité.

Ainsi naissent des hermaphrodites à la masculinité hypertrophiée, à la féminité chronologique réduite à deux ans et sur laquelle pèse un double silence : l'un devient mystère de la procréation, l'autre absence de parole sur « l'Incompréhensible » dans un monde où parler de Dieu est interdit au nom de l'union qui doit régner entre eux ; aussi, selon la technique propre aux Australiens, le sujet devient tabou comme celui de la naissance. De la sorte, c'est faire silence ou presque sur le féminin et l'on comprend que les hermaphrodites se nomment « frères » et non pas sœurs : la féminité se trouve étouffée sous l'ampleur du masculin et l'on pourrait avancer en usant des catégories jungiennes qui relient pôle masculin et raison, pôle féminin et spiritualité ou *animus* et *anima*<sup>48</sup> – catégories dont use aussi Claudel pour

46. TA, V, p. 94-95.

47. *Ibid.*, p. 110.

48. Jung écrit en effet : « La discussion du problème sexuel n'est que l'amorce quelque peu brutale d'une question infiniment plus profonde devant laquelle pâlit son importance : celle des rapports spirituels entre les deux sexes. Avec elle, nous pénétrons réellement dans le domaine de la femme. La psychologie de la femme repose sur le principe du grand Erôs qui unit et sépare, tandis que l'homme s'attache,



qui la femme incarne la soif spirituelle de l'homme – que la raison tue la spiritualité et que la Terre australe, qui se voulait un paradis, où la chute était impossible du fait de l'hermaphrodisme supprimant le risque féminin, perd son goût de paradis : l'ultra-rationalité, ou l'ultra-masculinité de cette terre, interdit toute transcendance vers un au-delà de la mort qui est considéré par les Australiens comme un simple repos auquel ils aspirent mais qui n'ouvre sur aucun devenir car il est seulement le retour à la conscience universelle ou « existence centrale qui ne perit point »<sup>49</sup> : « Cette pensée fait qu'ils vivent non seulement avec indifférence pour la vie, mais même avec desir de mourir. »<sup>50</sup>

En même temps, savoir qu'ils vont mourir empoisonne leur existence : ils n'osent s'attacher à eux-mêmes, à leur perfection parce qu'ils ont conscience de leur finitude. Ils sont donc victimes de leur haute capacité à raisonner qui leur prouve qu'il n'est pas raisonnable de s'attacher à ce qui est périssable ; dans un état d'esprit stoïcien<sup>51</sup>, pour « faire parêtre » « une certaine force d'esprit » et « un esprit généreux », ils en viennent à « mépriser cette vie » et à regarder la mort « d'un courage inébranlable »<sup>52</sup>

Leur compréhension rationnelle de la vie les empêche d'en jouir dans le présent : ne pouvant s'aimer eux-mêmes totalement, ils ne peuvent aimer la vie. Ils ne possèdent pas cette qualité d'immanence propre au féminin, selon S. de Beauvoir ou E. Badinter. La jouissance immédiate du présent leur est interdite ; leur masculinité les pousse à toujours concevoir leur vie comme une projection rationnelle : se sachant mortels, ils en viennent à désirer mourir le plus vite possible pour éviter tout le tourment d'une telle pensée.

Le libertinage de pensée, qui conduisait Foigny à proposer sa société hermaphrodite comme un commentaire de la Genèse, finit, au nom de la rigueur rationnelle, par tuer cette société paradisiaque en la dépouillant de ses qualités féminines de spiritualité et d'immanence. La raison, érigée en absolu, ou le masculin reconnu comme seul pôle de l'existence, deviennent meurtriers du féminin, en fait de la liberté en eux puisque ce féminin repré-

depuis toujours, au Logos comme principe suprême. [...] La lutte des contraires – qui se joue dans le monde des hommes de l'Europe dans le domaine des applications de l'esprit [...] – est, chez la femme, conflit spirituel » (*L'Âme et la vie*, textes essentiels réunis par Yolande Jacobi, Paris, Buchet-Chastel, 1965, p. 149-150). Jung a emprunté la terminologie de l'*animus* et de l'*anima* à Adler, son collègue.

49. *TA*, VII, p. 145.

50. *Ibid.*, p. I 41.

51. Voir à ce propos le commentaire de P. Ronzeaud, note 26, p. 148-149, *TA*.

52. *TA*, VII, p. 148-149.

sente la potentialité de l'altérité. Ils en arrivent donc à un désir d'autodestruction qui les mène au bord de l'extinction en temps que race :

« Nos Ancêtres étoient tellement convaincus de cette vérité, qu'ils cherchoient de mourir avec empressement. Et comme nos pays se désertoient, on trouva des raisons pour convaincre ceux qui restoient de s'épargner quelque temp. »<sup>53</sup>

La « vérité » dont les hermaphrodites sont « convaincus » réside dans la connaissance qu'ils ont de leur perfection : elle mériterait l'éternité et pourtant elle est vouée à la disparition dans la mort de chaque hermaphrodite ; leur vie consacrée toute entière à la connaissance, sans expérimentation immanente suffisante de la conscience d'exister, s'exaspère des bornes mises à sa liberté de connaître<sup>54</sup>.

Voilà donc un paradis bien triste, voué au savoir, au masculin, mais privé d'être, c'est à dire de dimensions autres que rationnelle, appelées spiritualité et immanence. En fait, les hermaphrodites qui sont si fiers d'être des créatures entières qui, grâce à leur double sexualité, cultivent en paix leur masculinité parce qu'ils ont quasi étouffé leur féminité, ont, par là-même, largement ébauché leur unité ; voire ils l'ont brisée : de cette faille, née du déséquilibre entre masculin et féminin, jaillit le désir de mort et le rejet d'un paradis qui aurait pu exister.

Foigny a-t-il voulu gloser d'une manière encore plus hétérodoxe le texte biblique ? En dépit de leur état pré-adamique selon le premier récit de la création, ils commettraient une faute qui les priverait de l'état paradisiaque qu'ils auraient dû connaître : ne pourrait-on assimiler la connaissance rationnelle de la perfection que les hermaphrodites possèdent au fruit de la connaissance qui, une fois goûté, exclut du paradis ? La faute serait de s'adonner essentiellement à la raison, de bannir, ou presque, la dimension spirituelle, la féminité de l'être en termes claudeliens<sup>55</sup>. De la sorte, cet Eden, dont l'hermaphrodisme incarne l'absence de péché originel, connaît une autre faute et les Australiens s'enlèvent eux-mêmes leur goût de vivre.

Leur féminité, strictement limitée à deux ans et marquée par le silence sur ses deux fonctions principales, ne peut plus représenter cette capacité à être autre que la raison et, par là, supprime leur potentialité de liberté. Le féminin, qui est l'autre du masculin, exprime l'altérité fondamentale : si l'on attende à son existence, on attende à la liberté.

53. *Ibid.*, p. 147.

54. *Ibid.*, p. 146.

55. Pour Claudel, la femme est la blessure par laquelle Dieu atteint sa créature et l'ouvre à lui : *Partage de Midi*.

Est-ce pour cela que Casanova n'a pas voulu supprimer la notion de couple, même s'il s'agit de couple formé d'inséparables où les deux partenaires sont presque toujours identiques, androgynes dans la mesure où ils semblent comporter des caractéristiques à la fois masculines et féminines ? Mais, nous l'avons déjà remarqué, ils sont toujours désignés par le masculin : la paternité seule subsiste, la maternage est absent, puisqu'ils ne portent pour ainsi dire pas leurs enfants qui se forment à l'extérieur d'eux-mêmes, dans des œufs. Les Australiens, ayant censuré en eux-mêmes la part animale de l'être pour mieux ériger l'Homme en absolu, illustrent de la façon la plus littérale la maxime pascalienne : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » *La Terre australe connue* ne manifeste pas seulement « la faiblesse et l'inutilité de la raison » mais aussi, puisqu'elle est érigée en absolu, son caractère meurtrier pour autrui et autodestructeur pour soi-même dans un bain de mercure. La question du masculin et du féminin des Mégamicres est en principe réglée par le soin que Casanova prend de nous signifier leur différence d'avec les androgynes de Platon, et l'absence, dans leur langue, de genre ; c'est donc que cette notion n'existe pas et c'est aussi par l'absence de paroles, nous l'avons vu aussi, que le mystère de leur procréation est réglé.

Mais cette absence de féminité grammaticale ne supprime pas, dans l'androgynie, l'altérité féminine qui demeure dans son expression physique par des seins ronds et par une sensualité joyeuse qui semble bien traduire cette qualité d'immanence propre au féminin : si les hermaphrodites australiens s'asphyxient par absence de désir et deviennent suicidaires, les androgynes respirent la sensualité et goûtent la vie. En acceptant l'altérité, ils accèdent à une plénitude sexuelle et sensuelle puisque l'on peut penser – c'est bien sûr une hypothèse puisque le silence est fait sur le sujet – qu'ils jouissent à la fois des plaisirs du masculin et du féminin et, si l'on se réfère au mythe de Tirésias qui fut au cours de sa vie homme et femme, en une sorte d'androgynie différenciée par le temps<sup>56</sup>. Tirésias, qui est né homme, rencontre deux serpents qui s'accouplent et les tue ; il est immédiatement changé en femme ; sept ans plus tard, il retrouve les mêmes serpents entrelacés et du même coup retrouve sa forme masculine. Du fait de sa connaissance intime des deux sexes, il est choisi comme arbitre d'une dispute qui s'est élevée entre Héra et Zeus sur l'amour. Il révèle alors le grand secret du

56. P. Ronzeaud établit, dans *L'Utopie hermaphrodite*, *op. cit.*, p. 44-45, les liens entre hermaphrodisme et mythe de Tirésias et en conclut avec M. Delcourt, que « la bissexualité [...] avait une valeur positive liée à l'aspiration humaine vers la pérennité » (p. 64 in *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bissexualité dans l'Antiquité classique*, Paris, PUF, « Mythes et religions », 1958).

sexe d'Héra à Zeus : les femmes ont neuf fois plus de plaisir que les hommes. Héra le punit en le frappant de cécité mais Zeus, en compensation, lui accorde une vie sept fois plus longue que la vie humaine habituelle et le don de prophétie qu'il exerce à Thèbes. Si donc on en croit ce mythe<sup>57</sup>, l'androgynie mégamicre, qui jouit de sa double sexualité dans le couple qui la représente, accroît considérablement un plaisir qui lui ouvre l'appétit sur toute expression de la sensualité.

Cette sensualité s'exprime à fleur de peau : les deux « inséparables » d'un couple s'embrassent tendrement avant de se donner le sein ; en fin de repas, après avoir humé les parfums qui composent le dessert, ils se font masser ou se massent eux-mêmes et cette pratique est vitale pour eux : « On regarde là le frottement comme la cinquième chose nécessaire à la vie. »<sup>58</sup>

Cette importance accordée aux plaisirs sensuels est totalement ignorée de l'utopie hermaphrodite de Foigny qu'elle juge expression animale. La sensualité est autre que la rationalité et s'exprime gaiement, voire amoureuxsement avec l'autre chez les Mégamicres.

Tout ce qui a trait aux sens est privilégié : les androgynes s'expriment en chantant et en dansant de façon si harmonieuse qu'Edouard et Elizabeth, à leur arrivée, pensent être parvenus au paradis : « Leur langue était un véritable chant, malgré qu'elle ne fut sujette à aucune véritable règle de musique : elle était harmonieuse, et ressemblait au ramage d'oiseaux de plusieurs espèces. »<sup>59</sup>

Leur danse, surtout, ne fait l'objet d'aucun enseignement car elle est l'expression de leur âme et se doit d'être spontanée ; « *anima* » est très nettement privilégiée dans l'empire mégamicre :

« La danse est dans ce monde là d'une espèce qu'on n'a pas besoin de maître pour parvenir à la bien exécuter, car quoique celui qui l'exprime soit le corps, on a décidé qu'elle ne peut être que de l'âme, à laquelle il est impossible d'enseigner des grâces. »<sup>60</sup>

Elle peut s'allier à la musique en une totalité qui ravit les sens de l'ouïe et de la vue : « Tout le Inonde dansa à l'harmonie d'une musique vocale enchanteresse. »<sup>61</sup> Le terme « harmonie » est peut-être celui qui revient le plus souvent dans cette œuvre pour qualifier la vie mégamicre et le système

57. Voir à ce propos : *Secret de femmes. Constantes et adaptations de la féminité*, du docteur Y. Ferroul, Charleroi/Paris, Emis/Chiron, 1994.

58. I, 3<sup>e</sup> journée, p. 32-33.

59. I, 1<sup>ère</sup> journée, p. 186.

60. I, 4<sup>e</sup> journée, p. 140.

61. I, 2<sup>e</sup> journée, p. 214.

de communication repose sur ces deux modes d'expression qui gratifient leur sensualité. Le plaisir est recherché prioritairement et cela les rend incapables, aux dires d'Edouard, de concevoir discorde, guerre ou esclavage<sup>62</sup>.

Leur énergie est absorbée dans l'art de se rendre la vie agréable et la volonté de puissance, au sens nietzschéen, ne fait certainement pas partie de leur univers bien que leur société ne soit pas égalitaire et qu'il existe des classes sociales correspondant à la couleur de naissance<sup>63</sup>. Le plaisir d'assujettir, de rendre esclave, ne fait pas partie de leur conception de la vie. Le réjouissement des sens, non seulement libre expression de la sensualité, mais recherche raffinée du plaisir, sont à la source de la concorde qui règne dans leur société<sup>64</sup>. De stoïque qu'il était chez les Australiens, l'univers androgyne des Mégamicres se révèle épicurien. La vie s'organise autour de la cellule duelle du couple : l'autre existe et les valeurs féminines aussi qui privilégient le plaisir de goûter l'instant présent.

Il semble alors que le couple représenté par deux personnes différentes soit la garantie d'un univers où le féminin demeure comme altérité du masculin affirmé ; la société en est moins unifiée ; un gouvernement relativement complexe, partagé entre pouvoir royal et pouvoir religieux, gère cette harmonie relative ; faudrait-il voir dans ce partage un symbole de l'équilibre entre masculin et féminin, entre deux types de pouvoir, l'un se référant au domaine rationnel, l'autre au domaine spirituel ? C'est une hypothèse qui paraît correspondre au traitement par couples du problème posé par l'altérité sexuelle dans une société et qui, chez les Mégamicres, restitue de fait la répartition traditionnelle des rôles : lors de la cérémonie de l'union d'un jeune Mégamicre avec son inséparable, les deux pères distribuent des fonctions que l'on ne peut que qualifier de masculines et de féminines à leur fils respectif :

« Le principal inséparable père du couple dit à l'un d'eux : "Vous aurez le droit de la parole, et la primauté dans les emplois". L'autre inséparable père dit au second : "Vous aurez soin de l'intérieur de votre maison, et la surveillance au ménage, puisque vous êtes plus beau que votre frère." »<sup>65</sup>

62. I, 4<sup>e</sup> journée, p. 102-103.

63. Il faut aussi ajouter que Casanova raconte longuement, à partir de la 17<sup>e</sup> journée, l'histoire d'un complot politique mégamicre qui est la démonstration d'une certaine volonté de puissance.

64. Il est cependant à noter que la guerre finira par régner dans l'un des fiefs de ce pays, mais engagée par Edouard et sa race de géants à la suite d'un complot de succession à la tête d'un fief chez les Mégamicres : voir les journées 17, 18 et 19.

65. I, 4<sup>e</sup> journée, p. 141.

La société est donc bien partagée entre masculin et féminin et selon les normes habituellement admises au XVIII<sup>e</sup> siècle. Aucune originalité sur ce point, comme si, une fois de plus, l'utopiste n'arrivait pas à concevoir pour le féminin une position alternative dans la société. Mais il existe une sorte de délicatesse dans cette répartition des rôles qui ne s'exprime pas en termes de soumission – les Mégamicres ne peuvent concevoir ce qu'est la mainmise d'un individu sur un autre – bien qu'une hiérarchie soit instituée : « primauté » pour l'un, plus grande beauté pour l'autre ; en fait, l'un commande, a une vie sociale extérieure, l'autre est tourné vers l'intérieur et possède la supériorité que peut conférer la beauté. Même situation que dans la société de référence du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Non, car la situation est différente de ce qu'affirme Mme de Lambert dans ses *Réflexions nouvelles sur les femmes* :

« Le règne de la beauté est peu durable : on l'appelle une courte tyrannie ; elle leur [aux femmes] donne le pouvoir de faire des malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abusent. [...] Il faut penser qu'il y a peu de temps à être belle, et beaucoup à ne l'être plus. »<sup>66</sup>

Les Mégamicres demeurent, en effet, jeunes jusqu'à leur mort qui survient inmanquablement après 48 années pleines. Le « règne de la beauté » de l'inséparable dure donc jusqu'à la mort, ce qui n'est pas sans importance dans un univers épicurien où la sensualité a tant de part. Cette beauté contribue donc, avec les valeurs artistiques développées par les deux inséparables à l'équilibre du féminin et du masculin dans le couple et à l'intérieur de chaque androgyne. L'androgyne permet de faire l'essai littéraire d'une société où masculin et féminin s'harmoniseraient, bien que ces catégories, en théorie, disparaissent puisque Casanova a pris soin d'affirmer que les Mégamicres appartenaient à un autre genre que celui du masculin ou du féminin. Cependant, la répartition des rôles au moment du mariage rétablit très nettement la bipartition sexuée de la société de référence.

Dans un tel contexte, l'expression de l'amour et du désir retrouve toute sa force mais la création de couples dits « inséparables » devrait anéantir l'aspect potentiellement conflictuel du féminin dans une société aux yeux de l'utopiste masculin qu'est Casanova : l'altérité est maintenue tout en étant réduite ; chaque androgyne, à l'intérieur du couple, est semblable à l'autre, à quelques exceptions près. Il se peut, en effet, qu'au moment de l'éclosion des œufs pourtant gémeaux, l'un des Mégamicres soit rouge et l'autre

66. Mme de Lambert, *réflexions nouvelles sur les femmes*, Paris, Côté femmes éditions, 1989 ; voir aussi son *Traité de la vieillesse* où les préjugés sont rendus responsables du malheur des femmes dans leur vieillesse.

d'une couleur différente, ce qui « fait un grand embarras dans la famille »<sup>67</sup>. La grande majorité des « inséparables » est rigoureusement semblable et leur fraternité en fait des couples incestueux, conformes au commentaire hétérodoxe de la Genèse auquel se livre Casanova dans les cent premières pages de son œuvre, en comparant la *Vulgate* au texte hébraïque<sup>68</sup>. Casanova appuie toute sa action sur son interprétation du premier récit de la création : « L'autre homme que Dieu créa avant Adam fut un couple qu'il ne créa pas sur nôtre terre et puisqu'il l'ait béni on ne peut le confondre avec Adam, car Dieu lui donna une nature et une forme entièrement différente de la nôtre. »<sup>69</sup>

La différence réside dans l'androgynie et la formation de couples si « inséparables » qu'ils s'unissent incestueusement du point de vue de la société du XVIII<sup>e</sup> siècle mais non du point de vue de ce paradis au centre de la Terre. Les petits Mégamicres, à peine éclos, sont séparés et élevés à côté l'un de l'autre dans

« une cage faite à jour comme celle du perroquet, et qui a dans l'intérieur deux niches séparées par des bâtons de métal, ou par un fort grillage d'osier, ou de bois d'autre espèce : on les tient là dedans, et séparés depuis le premier moment de leur naissance. »<sup>70</sup>

Lorsqu'à 12 ans ils sortent de leur cage, ayant reçu l'inspection prévue en pays mégamicre, c'est pour être immédiatement mariés car ils savent qu'ils sont destinés l'un à l'autre et sont enflammés de désir.

Edouard, le narrateur, les présente ainsi aux auditeurs de son récit :

« Ces deux mégamicres, milords, sont amoureux l'un de l'autre à un degré dont vous ne sauriez imaginer le plus haut. [...] Cet amour auquel la seule nature eut été suffisante se trouve provoqué et excité par un mécanisme d'éducation qui l'a fait parvenir là où il ne peut plus avancer : le moindre point de plus auroit dû leur causer la mort. »<sup>71</sup>

67. *I*, 4<sup>e</sup> journée, p. 143.

68. *I*, « Commentaire... », p. 32 ; Casanova dit avoir sous les yeux non seulement le texte de Saint Jérôme, mais « le texte hébreu, les septante et la Syriacque ».

69. *I*, « Commentaire... », p. 99-100. Et Casanova démontre que cette population d'androgynes peut toujours exister au centre de la Terre et que « ce monde intérieur peut être le paradis terrestre », car il note (p. 100) : « Le globe sur lequel nous marchons doit être le dessus d'une voute qui environne avec une attraction opposée un espace intérieur qui, avec un soleil dans son centre, contient l'air que les descendants de ce même couple premier respirent. »

70. *I*, 4<sup>e</sup> journée, p. 137.

71. *Ibid.*, p. 140-141.

Casanova insiste sur la force de l'amour qui les anime et justifie le qualificatif d'inséparable ; dans cette utopie, l'amour ne se trouve donc pas amoindri, selon le mécanisme habituel, en fonction du danger qu'il représente. Au contraire, c'est sur sa puissance que se construit l'harmonie de la société mégamicre. Un « mécanisme d'éducation » exalte cet amour, mais le lecteur ne saura jamais en quoi il consiste. Le programme éducatif lui est donné dans les pages précédentes ; les Mégamicres reçoivent des « éléments de toutes les sciences »<sup>72</sup> mais, aux questions du jeune Mégamicre sur le processus de sa naissance, le silence seul répond : c'est un « crime »<sup>73</sup> que d'en parler. La raison invoquée est de « faire travailler l'imagination avec plus de force »<sup>74</sup>, le silence jouant le même rôle que les vêtements dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle aux dires de Casanova ; le mystère qui entoure la naissance supplée à l'absence de mystère des corps dénudés en permanence. Il constitue une sorte d'excitation, « un motif d'une importance qui, insinuée dans l'imagination, augmente les charmes de l'union »<sup>75</sup>. Alors que les hermaphrodites australiens sont fiers de leur absence de désir, les androgynes mégamicres le cultivent pour assurer le lien entre « inséparables » et le reconnaissent comme constitutif de leur perfection : « Imaginez-vous, de grâce, le feu de l'amour de ces deux êtres, car il est impossible que je vous en fournisse l'idée. »<sup>76</sup>

Le désir est dans la nature de l'androgynisme et permet à sa société de survivre ; la constitution en couples de cette société concrétise l'expression du désir et le style hyperbolique de Casanova pour expliquer la qualité de l'attachement qu'un couple se porte doit contrebalancer le risque de défiance d'un désir qui ne serait pas orienté vers une seule personne. Le fait qu'ils se donnent mutuellement pour se nourrir peut se lire comme une symbolisation de leur indéfectible union : ils sont nécessaires l'un à l'autre et la montée de lait en leurs seins a lieu « entre les six, et les dix heures après leur conjonction » si bien que la réalisation de leur désir apparaît dans toute sa fécondité : elle leur permet de vivre tant psychiquement que physiquement. L'union entre les deux frères est présentée comme perpétuelle ; tout les lie : liens du sang, désir amoureux, nécessaire attache nourricière. Étant donné la répartition des rôles traditionnellement masculins et féminins instituée lors de la cérémonie du mariage, le désir qui s'exprime entre les inséparables semble

72. *Ibid.*, p. 137.

73. *Ibid.*, p. 137-138.

74. *Ibid.*, p. 135.

75. *Ibid.*

76. *Ibid.*, p. 140-141.



bien être celui qui s'exprime entre féminin et masculin.

Peut-on parler de couples homosexuels ? Peut-être, puisque Casanova a défini ses androgynes comme étant d'une conformation totalement originale dont il ne faut pas chercher le modèle chez Platon : ils seraient donc d'un sexe autre mais, à l'intérieur du couple, le psychisme de l'un serait à dominante masculine tandis que l'autre serait à dominante féminine et le désir de l'autre peut donc s'exprimer ; il est probable que ces couples androgynes expriment le fantasme de Casanova qui, lui-même, connaît l'homosexualité.

Le couple mégamicre n'est cependant pas indissoluble, ou plutôt il peut s'élargir car la force du désir et de la sensualité de ces êtres peut les pousser à d'autres conquêtes. En ce cas, les choses se compliquent car ce ne sont pas obligatoirement les deux androgynes d'un même couple qui sont amoureux des deux autres androgynes d'un autre même couple. Or, pour que les couples demeurent inséparables, les aventures galantes doivent se vivre à quatre et Casanova note que l'autonomie des partenaires dans les couples ne permet pas toujours cette harmonisation : « Le bonheur de cette parfaite réciprocité arrive dans ce monde là fort difficilement, parce qu'il dépend du bouleversement unanime de quatre têtes qui doivent se trouver parfaitement d'accord. »<sup>77</sup> Ensuite, la situation se complique : si le Mégamicre ne veut pas être ridiculisé, il doit aimer au-dessus de lui et les deux couples se doivent d'avoir déjà donné naissance à un couple de rouges susceptibles de poursuivre la descendance, puisque seuls les rouges, nobles, peuvent se reproduire. C'est d'ailleurs pourquoi il est parfaitement admis que les nobles entretiennent des colorés qui ne peuvent se reproduire<sup>78</sup>. Se trouve résurgente ici la mentalité patriarcale qui accorde tant d'importance à la pureté de la lignée : s'il n'est aucun risque de naissance, toute recherche de plaisir et toute expression de la sensualité sont autorisées ; de plus, les préjugés de caste subsistent : seule a véritablement de l'importance la vie sociale des nobles entre eux ; autrui, lorsqu'il n'est pas du même rang, est dévalorisé et le code de relations devient différent. La société mégamicre est donc très éloignée de la société parfaitement égalitaire que génère l'hermaphrodisme australien uni dans le culte de la raison. L'amour sensuel déborde du couple, en dépit de toutes les précautions prises par Casanova pour canaliser cette énergie sur tel « inséparable » mais l'altérité du couple engendre spontanément une société plus diversifiée avec des inégalités.

La galanterie des Mégamicres peut s'exercer envers les géants, descendants d'Edouard et d'Elizabeth ; la perturbation est alors, dans l'esprit de

77.I, 5<sup>e</sup> journée, p. 167.

78. *Ibid.*, p. 173.

Casa-nova, à son maximum puisque les couples géants dont l'homme est séduit, deviennent stériles, ce qui est la preuve de la perte d'une forme d'innocence. Cette séduction est d'ailleurs curieuse d'après nos critères, étant donné la différence de taille qui existe entre les deux races et il faut alors admettre que le magnétisme sensuel des Mégamicres est très attractif. Il n'empêche que la société des géants s'en trouve désorganisée : « Adieu religion ; adieu mœurs ; adieu la paix dans la maison, et la bonne intelligence entre maris, et femmes, vrai bonheur des familles, et de toute l'espèce humaine. »<sup>79</sup>

La libre expression de la sensualité constitue bien un risque dystopique en dépit de l'organisation gémellaire des couples qui, initialement, s'est instaurée sur le modèle mégamicre ; le libertinage d'un certain nombre de Mégamicres commence à se répandre au sein des tribus de géants<sup>80</sup>. Ce sont les Mégamicres ayant le rôle et le pouvoir féminins que confère la beauté qui sont les séducteurs des géants – les autres ne le sont que par réaction vengeresse – et ils conquièrent les hommes et non les femmes : « Les mégamicres trouvaient nos femmes fort belles mais elles ne leur inspiraient aucun goût. »<sup>81</sup> D'où une disharmonie au sein de la race d'Edouard : la jalousie s'empare du cœur des femmes blessées dans leur orgueil de mère puisqu'elles ne sont plus fécondes, phénomène qu'Edouard analyse comme étant la conséquence de la perte de la vertu « et de ce que la paix, et la satisfaction parfaite, et mutuelle n'étoient pas de la partie »<sup>82</sup>. Pour les Mégamicres, ce libertinage n'a pas la même importance : nul trouble dans leur système de reproduction et, pour eux, ce sont des « plaisirs simples et innocents »<sup>83</sup>. Le christianisme n'a pas pris sur eux, il n'existe pas de dichotomie entre chair et esprit dans ce paradis qu'est leur empire souterrain, tandis que la descendance d'Edouard constitue une race hybride où le christianisme, en dépit de l'inversion initiale proposée par Casanova, a encore le pouvoir qu'Edouard, en tant que chef patriarcal, a voulu lui conserver.

L'altérité réintroduit par là-même la liberté ; elle s'exprime ici dans un développement sensuel raffiné qui affirme le féminin face au masculin avec toutes ses caractéristiques habituelles, en dehors de la maternité inexistante. Mais, alors que nous sommes en présence d'une société de pères et de frères, qui paraît donc ignorer les marques grammaticales du féminin, nous

79. *I*, 17<sup>e</sup> journée, p. 19.

80. *I*, 16<sup>e</sup> journée, p. 349-350.

81. *Ibid.*, p. 350.

82. *I*, 17<sup>e</sup> journée, p. 26.

83. *Ibid.*, p. 24.

sommes aussi en présence d'une société qui cultive les valeurs du féminin pour alimenter le feu du désir : la beauté sous toutes ses formes, tant artistiques qu'humaines est valorisée ; comparativement à la société australienne qui admet un temps de féminité maternelle, mais refuse par ailleurs toute expression féminine, la société mégamicre est étonnamment féminisée.

Les conséquences du mode de naissance des hermaphrodites sont donc très importantes : chez Foigny, le mode extrêmement unifié de procréation aboutit, en fait, à une quasi-absence d'altérité, à une quasi-absence de féminité qui entraîne une conduite suicidaire ; les hermaphrodites, en étouffant la féminité de leur être, s'asphyxient et perdent le goût de vivre ; chez Casanova, le couple androgyne permettant l'altérité, l'expression de la sensualité oxygène chaque androgyne : empire de la raison et empire des sens s'équilibrent davantage, et si une telle société a alors besoin d'un gouvernement tant royal que religieux, la répartition des rôles se fait harmonieusement à l'instar de celle qui règne à l'intérieur du couple hermaphrodite.

## Conclusion

Le mythe de l'hermaphrodite est donc très intéressant pour l'utopiste car il s'attaque au mal qui mine souvent les sociétés utopiques. Les utopistes essaient de résoudre l'opposition conflictuelle entre intérêts particuliers et intérêts collectifs et ils se heurtent aux passions nées du désir amoureux. En le supprimant totalement ou partiellement grâce à l'hermaphrodisme, les utopistes suppriment le principal danger qui menace leurs sociétés. En unifiant les êtres, l'hermaphrodisme unifie la société toute entière : la paix intérieure se projette sur l'ensemble social ; mais encore faut-il que cette paix intérieure existe, ce qui n'est pas le cas chez les hermaphrodites de Foigny : de la rupture de l'équilibre entre masculin et féminin naît le dégoût de vivre d'où surgit une violence qui les porte à tuer tout ce qui est dissemblable à eux, c'est-à-dire tout ce qui ne leur paraît pas rationnel et porte la trace de l'animalité. De plus, en effaçant l'altérité, Foigny, le libertin, efface la liberté.

Chez Casanova, l'harmonie entre masculin et féminin est mieux préservée même si le féminin ne se dit pas, et la société des Mégamicres se révèle plus tolérante. Le siècle des Lumières écoulé entre la parution de *La Terre australe connue* et *Icosameron* a sans doute laissé sa trace : le libertinage de Foigny n'est pas celui de Casanova et le traitement du mythe hermaphrodite ne peut être le même ; une société plus équilibrée entre pôles masculin et féminin a eu le temps de s'instaurer dans les classes les plus élevées et l'on peut penser que cette expérimentation retentit sur la conception d'une

société hermaphrodite. L'altérité existe, une liberté plus grande aussi.